

Races sans race : poétique de la stéréotypisation religieuse et de la négation de l'Autre dans *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq et *Sphinx* d'Anne Françoise Garréta

Germain TCHEI,
Enseignant-chercheur
Université Alassane Ouattara, Côte d'Ivoire
Germaintchei@gmail.com
Ekaza Emmanuel ANIAN
Ekaza2god@gmail.com
Séraphine GUEI Épouse YAHA
gueiseraphine@gmail.com

Résumé

Cet article examine les images stéréotypées qui évoquent les perspectives d'avanie formulées par des personnages contre l'Autre considéré comme une « non-race »¹ dans *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq et *Sphinx* d'Anne Françoise Garréta. L'objectif est d'analyser les constructions narratives et syntaxiques illustrant le rejet avéré envers une telle catégorie d'individus. En effet, le sentiment de mépris est capable de réduire le sujet à l'assujettissement, à la réification, au catalogage, à la domination, à la destruction voire au meurtre. Dans les discours du genre, certains personnages, du fait de leurs pratiques culturelles et de leur couleur de peau, de leurs convictions religieuses ou de leurs genres², sont pris pour une parfaite « antithèse » du genre. En parcourant *les particules élémentaires* de Michel Houellebecq et *Sphinx* d'Anne Françoise Garréta, il s'avère que le système énonciatif et le dispositif narratif abordent la question de la négation d'un groupe social, objet de haine. Il est

¹ Nous entendons par ce concept, la négation de toute race différente de la race blanche. La race noire a été perçue comme une race inférieure, de malédiction, une race de seconde zone vouée à la perte sociale.

² La question du genre est problématique chez Anne Garréta. En effet, la trace du genre (homme/femme) suivant la norme d'appartenance sexuelle dépasse les limites de la reconnaissance biologique pour s'orienter vers une volonté de décentrement de cette identité sexuelle.

donc question, en s'adossant à la sociocritique et à la narratologie de jeter un regard sur deux formes de stéréotypes évoquées dans les romans sus-cités, et d'interroger les enjeux et les conséquences relevant de ces émotions négatives. Ainsi, la présente étude pose comme hypothèse que la narrativisation textuelle de ces deux auteurs relève d'un système de stéréotypes où la négation identitaire soulève le problème de la marginalité sociale.

Mots clés : Négation, narration, stéréotypes, système énonciatif, non-race

Abstract

This article examines the stereotypical images that bring forth the avania perspectives translated by some characters against others considered as "aracial" in "Les Particules élémentaires" of Michel Houellebecq and the "Sphinx" of Anne Garréta. It tries to analyse the syntactic constructions in the narratives that represent the othering of a category of individuals. In fact, this othering is a feeling of denial that carries to the subjugation, reification, cataloguing, domination, destruction or even to murder. In this othering discourse, some characters by their skin color, religious practices or gender are singled out to be considered as the "other" of the Other. Analysing the narratives under consideration, it comes out that the enunciative system and narrative technique deal with the negation of the marginalized "Other". Using the narratology as analytical approach, the study reveals two forms of stereotypes in the narratives and analyse the stakes and consequences of the politic of negation. In short, the current study postules that the textual narrativisation reveals a system of stereotypes where identity negation raises the concerns of social marginality.

Keywords: negation, hatred, stereotypes, enunciative system, raceless

Introduction

Personne n'est né avec de la haine envers l'Autre du fait de la couleur de sa peau, ou de son origine, ou de sa religion. Les gens doivent apprendre à se haïr, et s'ils

peuvent apprendre à haïr, ils peuvent apprendre à aimer, car l'amour jaillit plus naturellement du cœur humain que son opposé.

Nelson Mandela

L'œuvre littéraire est le fruit de l'imagination créatrice dans une chaîne de productions syntaxique et sémantique fortement ancrée dans le social. Claude Duchet dira en substance que « l'intention et la stratégie de la sociocritique sont de restituer au texte (...) sa teneur sociale » (1979 : 3). En plus d'être le produit, sinon la somme des expériences humaines, elle est porteuse d'un engagement plus ou moins voulu par l'auteur. Anne Garréta et Michel Houellebecq exploitent une pluralité de discours qui relèvent de la symbolique d'une violence interne formellement assumée par leurs personnages. Plusieurs expressions d'états d'âme, de sentiments se mirent et se meuvent dans les ressentiments des protagonistes. Au rang de ces émotions négatives, une analyse de ces œuvres répertorie un certain nombre de stéréotypes de types sociaux culturels en rapport avec la race et la religion. De tels stéréotypes, comme images préconçues, sont à la base d'un sentiment de haine pesante, source de malaise des personnages qui s'en délectent et par conséquent, engendre le mépris et de dénigrement à l'égard des personnages cibles. L'origine de cet affect est profondément liée au regard de négativité que l'on porte sur l'Autre. Le champ de la perception de la différence³ avec l'Autre est affecté d'un coefficient de rejet et de désappréciation. Albert Memmi établit un lien entre une telle perception de l'Autre et les théories racistes. Il en conclut que le racisme ne commence donc qu'avec l'interprétation des différences (1982 :37).

Michel Houellebecq dans *les Particules élémentaires* et Anne Garréta dans *Sphinx*, inaugurent une sociologie littéraire qui marque d'un sceau leurs récrits d'une abondance de clichés dont il convient d'identifier les modes de catégorisation et d'analyser les enjeux qui les sous-tendent. En effet, ces différences de péjoration relèvent d'un phénomène de miroir projeté sur un groupe d'individus en raison des caractéristiques raciales, culturelles, religieuses en référence aux notions de dominants *vs* dominés. Memmi soutient

³ Cette idée de différence s'observe sur la base de l'infériorité suivant une hiérarchie du pouvoir.

précisément que le racisme est une opinion mais aussi une conduite –le racisme est à la fois l'idéologie et la manifestation active de la dominance (1982 :58).

La présente contribution, loin de tout jugement critique et de tout préjugé, tente de montrer que les rapports sociaux entre dominants et dominés dans l'univers romanesque houellebecquien et garrétien restent dénaturés et altérés, d'où la nécessité de souscrire à une saine altérité pour une franche collaboration dénudée de toute appréhension. La narrativisation des deux romans manifeste une idéologie de haine formulée à l'encontre d'une minorité. L'examen permet de voir ce qui constitue une invective sociale à l'égard de l'Autre. Il permet également de faire une focalisation sur l'identité stéréotypée en mettant l'accent sur l'asymétrisation⁴ des rapports interhumains. Il se dégage deux grands concepts sur la question de races et de religions qui élucident l'esthétique postmoderne dans la mise en route de la stéréotypisation ou de la négation de l'Autre.

1. LA RACE : SIGNE COGNITIF DE DISCRIMINATION

La notion de race a longtemps été un concept à l'étude dans les sciences humaines et sociales. Certaines études s'orientent en faveur de la non-séparation de l'humanité en termes de *différenciés*⁵, pendant que des marqueurs liés aux différentes formes de diversités sociales ne nient pas l'évidence d'une considération raciale comme symbole de ségrégation. Des propos haineux contre une catégorie de personnes à cause de leur couleur de peau, la saillance et les vagues de processus de domination sociale⁶ et discriminatoire, des actes expressifs et des discours de haine sont des tenants de l'idéologie racaliste.

La littérature est une somme d'expérience humaine, qui traite dans sa production discursive des interactions d'individus plus ou moins favorables aux pensées qui perpétuent des tendances racistes. Dans la tradition littéraire, mais aussi dans la vie sociale, la race noire a été dénigrée, chosifiée ;

⁴Ces croyances s'expriment sous forme de préjugés et de discrimination. Il y a ainsi un rapport de force, voire d'aliénation entre des individus ou des groupes sociaux, entre dominants et dominés..

⁵Contre l'inexistence, au sens classique, de la notion de race, l'évidence se pose, mais, la pluralité des groupes humains, la question des différences et des inégalités au sein des communautés sociales encore, actualise toujours le problème de la différence,

⁶ Le cortège de colonisation et son corollaire d'esclavage et de traite des Noirs, non pas moins illustratifs, sont des exemples que nous pouvons tirer de l'expérience publique.

pire, infériorisée. Dans *les particules élémentaires* de Michel Houellebecq et *Sphinx* de Anne Garréta, les personnages de race blanche pour la plus part, ne cachent pas leur mépris et leur dégoût pour les Noirs. Leurs discours accentuent la lutte sociale et les inégalités. Le regard eurocentriste sur le Noir est négatif, dépréciatif. L'auteur fait un modelage discursif qui révèle le projet discriminatoire à l'égard du Noir. Il raille le noir en ces termes « Le Noir est au cœur de la compétition à cause de sa trop grosse bite » (Houellebecq, 1998 :192), et aussi parce qu'il est un animal probablement dangereux⁷ (1994, 82). Dans l'esprit du Blanc, le Noir est une négation de race ou une non-race.

1.1. Le Noir comme une « non-race »

Le discours sur la race noire est prégnant dans les œuvres étudiées. Chez Garréta, les Noirs sont présentés dans les aspects dépréciatifs les plus insolites et les plus spectaculaires. Depuis leur description comme des fourmis en amas, jusqu'à leur état en passant par la lumière censée les éclairer ; mais qui les dépeint au contact de leur couleur de peau. Voilà comment le personnage *Je* les présente: « Des Noirs-Africains en costume de ville fatigué étaient agglutinés en grappe le long du bar. Les néons jetaient sur cette humanité inquiète une lumière sale, dégoulinante de moiteur » (Garréta, 1986 : 14). Cette figure de caractérisation « lumière sale » préfigure la gravité de l'abjection dont ils sont objet. En effet, une lumière produit logiquement de l'éclat, du rayonnement, mieux de la pureté. Ici, nous assistons à un effet de contraste par le jugement ou la qualification d'insalubre accordée à la fonction de cette lumière. En plus de la visibilité du lieu qui leur est défavorable compte tenu de cette lumière plus ou moins obscure, leurs accoutrements et leur attroupement en disent long sur leur condition sociale. Au demeurant, la métaphore de l'« agglutination en grappe » vient corroborer leur souffrance dans la mesure où ce (re)groupement qui les exhibe tels des débris en cage, symbolise l'étouffement de leur liberté de mouvement et d'expression, en même temps qu'elle semble traduire l'expression de leur animalisation.

Chez Houellebecq, la raison de cette haine du Noir, sinon du nègre, est de deux ordres : physique et psychologique. En effet, un sentiment de jalousie gouverne la pensée de Bruno, le personnage qui crache des invectives et profère des énormités à l'encontre du Noir. Son racisme se manifeste sur fond de

⁷ Dans *Extension du domaine de la lutte*, le narrateur zoomorphise un Noir qu'il fuit. Cf. p.82.

comparaison. La source de sa souffrance, de son handicap radical et définitif porte sur la forme de sa bite. Après mesurage de la taille de son sexe mis en parallèle avec celui du nègre, le résultat est sans appel :

« J'ai vérifié chez moi : 12 centimètres, peut-être 13 ou 14 en tirant au maximum le centimètre pliant vers la racine de la bite. J'avais découvert une nouvelle source de souffrances ; et là il n'y avait rien à faire, c'était un handicap radical, définitif. C'est à partir de ce moment que j'ai commencé à haïr les nègres » (Houellebecq, 1998 :191).

Dans ce fragment, le groupe nominal prépositionnel « source de souffrances » intensifié par le complément du nom « souffrances » au pluriel marque l'excès, la multiplicité de ses déboires. Puisqu'il a la conviction que le Noir est plus garni en potentiel sexuel que lui : « je suis sûr qu'il avait une bite énorme » (Houellebecq, 1998 :192). Alors, son autorité de "maître" en tant qu'enseignant est bafouée au profit d'une supériorité psychologiquement acquise au compte du Noir. Ainsi, il se sent martyrisé, lésé et meurtri dans son être intérieur. Il s'aperçoit donc, malheureusement, moins méritant sur le marché du sexe ; il se voit relégué au second plan, mieux au bas de l'échelle de l'arène relationnelle. Il ne peut plus être compétitif, selon sa conception. Lui, dont la race, *entre parenthèse*, est supérieure, détentrice du destin du Noir à cause de son intelligence, de sa culture, de sa suprématie, se trouve dans l'incapacité d'annihiler ce don dont la nature a gracieusement doté Ben son élève» (Houellebecq, 1998 :195). De telles pensées, découle un complexe maladif .

À la dimension de la notion de racisme, la considération des couleurs de peau noire et blanche a toujours été perçue évidente dans les constructions sociales comme un champ d'application antithétique. Ainsi, les notions employées dans la désignation du Noir sont empreintes de stigmatisations péjoratives. À cette observation, le Noir et le Blanc sont sans cesse vus comme de parfaites antithèses.

1.2. Peau noire - peau blanche : parfaite antithèse

Face aux considérations raciales destinées à reléguer le sujet noir en dessous de l'échelle sociale, des indicateurs permettent d'appréhender des pratiques de soi à partir desquelles se considère l'homme blanc à la saisie de

dominantes hégémoniques. C'est ce qui rejoint cette pensée de Franz Fanon : « le blanc est enfermé dans sa blancheur. Le Noir dans sa noirceur » (1971 : 7). La conscience d'assujettissement prédomine aussi bien dans les pensées que dans les paroles et dans les actes et génère des logiques d'exclusion, de renonciation, d'indignation, de stéréotypisation.

Dans *Sphinx* d'Anne Garréta, plusieurs notations narratives significatives corroborent et suggèrent l'idée selon laquelle la *soushommation*⁸ de l'homme noir est un axiome. En effet, la relation entre ses deux protagonistes Je et A*** aux tempéraments opposés, est un cliché à l'origine d'une grande différence qui sépare les deux amants.es. Taciturne et réservé, le personnage de Je est « un jeune intellectuel. Le ou la blanc.che, étudiant.e en théologie, cultivé.e » et A***, plutôt excentrique et impulsive, est « une vieil.le de plus de dix ans que Je, (Garréta, 1986 :123), new yorkais.e noir.e, et frivole, danseur.euse de cabaret » (Garréta, 1986 : 75). Leur liaison différentielle est mal vue, voire contestée par les pairs de Je qui caricaturent leur union par des discours de stigmatisation de sa compagne A***. Leur couple, pour n'avoir pas les mêmes couleurs de peau, est vu comme un contraste : « On me fit remarquer à *l'Apocryphe* et ailleurs la dissemblance du couple que nous formions, on me plaisanta sur le contraste de couleur de nos deux peaux, on souligna la différence de nos manières » (Garréta, 1986 :75). Considérons trois notions : dissemblance, contraste et différence. La trilogie forme le champ lexical de l'antithèse puisque ces trois termes se recourent pour traduire la disparité, le grand écart qui existe entre les deux amants.es. À l'évidence, leur amour-impossible est révélé au grand jour comme un stéréotype.

À défaut d'être une compagne, et de constituer une complémentarité comme souhaite la logique dans une relation amoureuse, A*** est présenté.e comme une parfaite antithèse, et donc contraire aux modalités de bonne conscience dans la mentalité des proches de Je. Voici ce que dit le narrateur en substance : « Je n'avais cure ni des remous ni des alarmes que mon attachement à ce qui paraissait ma parfaite antithèse provoquait. [...] On me prévint charitablement que je n'étais pas « son genre », non plus que de la même espèce » (Garréta, 1986 :77).Ce fragment qui construit un discours social mettant clairement en exergue l'ampleur du mépris dont est sujette la race noire, est

⁸ Ce concept est employé pour désigner que l'homme noir est objet de reniement, de négation, d'inconsidération et d'opprobre.

arrimé d'un stéréotype social attribué à une communauté donnée dont est membre A***. De fait, il y a une opposition si profonde que dans la conception mentale et physique, les signifiés désignés par les lexèmes Blancs et Noirs exposent l'impossibilité des relations entre ces deux entités

La formule antithétique se ressent fortement dans les pensées et suggère qu'aucune compatibilité ne peut être, ou, ne doit même pas être envisageable entre le Noir et le Blanc au risque d'être mal apprécié et vu comme une relation contre-nature. L'extrait suivant expose la teneur d'un tel postulat :

Que pouvais-je trouver dans l'assidue fréquentation de cet être auquel aucune communauté sociale, intellectuelle, raciale ne me liait ? Telle était en substance la question qui agitait les esprits. Peau noire, peau blanche : les apparences étaient contre nous, notre intimité contrevenait à ce constat de bon sens qui veut que ce qui se ressemble s'assemble. Et de cette affirmation première d'un impossible assortiment de couleurs découla le sentiment général d'une union contre nature. (Garréta1986 : 76).

Au cœur de ce fragment, en réalité, l'auteure pose la question majeure de l'incongruité d'une communauté de vie sociale. Leur relation, telle qu'appréciée par leur entourage, est en effet aux antipodes des enjeux logiques d'une liaison amoureuse ; elle est l'objet de revendication discriminante tant la composition de leur identité sexuelle ou amoureuse ne repose plus sur des échanges sociaux basés sur l'affect mais liée à une approche négative coercitive.

Cette narration accentue d'emblée le stéréotype raciste et situe le récit dans l'inassouvi, l'inaccompli, l'impossible corrélation. En tout cas, c'est le point de vue de Je : « je me souviens d'avoir souffert à la pensée de l'inaccompli, de l'incomplétude qui entre A*** et moi n'en finissait pas de s'accumuler. » (Garréta, 1986 :179). Le personnage de Je semble lutter pour résister à son entourage contre son parti-pris pour l'inégalité raciale. En le faisant, il répond à une forme de thérapie du traitement contre le racisme proposé par Albert Memmi qui suggère qu'il faut apprendre « à ne pas craindre la différence, mais à en jouir ; c'est-à-dire à aimer autrui » (1982 : 134).

Contre toute attente, on dira certainement que, c'est à cette loi d'amour inconditionnel et sans calcul que J'obéis. C'est pourquoi, il.elle ne lésine pas sur les moyens pour se délecter de son amant.e, ainsi que le narrateur l'exprime : « J'ai dans la bouche, encore, le goût d'une peau, de la sueur de cette peau.

Contre mes mains l'impression tactile que me firent et cette peau et le modelé de cette chair... (Garréta, 1986 :112) ; « A*** avait alors du sphinx (ou de l'image que j'en avais) la pose dédaigneuse, l'esthétique aiguë. [...] Je ne pouvais que l'adorer » (Garréta, 1986 :119).

Il est ainsi aisé de constater que deux luttes sont menées. L'une, la discrimination raciale qui bat son plein, l'autre, la lutte, pour les sujets victimes, qui sort des clichés. Ces deux approches sont caractérisées par, pour l'une, les jugements extérieurs qui estiment que leur union frise la monstruosité et pour l'autre, représentée par Je qui fait fi de toute forme de ségrégation à l'égard de son amant.e et de toute forme de stéréotype vis-à-vis de leur union, pour, tant soit peu, profiter de son bonheur et vivre.

Comme il convient de le voir, en la matière, l'islam et le christianisme sont les plus indexés.

2. L'ISLAM ET LE CHRISTIANISME OU LA BÊTISE HUMAINE

Thématique tout aussi sociohistorique que la première abordée dans la présente étude, la religion a été traitée dans plusieurs textes littéraires. Le sens de la notion est perçu par Émile Durkheim comme étant un système de croyances applicables à des divinités et qui rassemble les pratiquants en une communauté de vie : « La religion est un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire séparées, interdites, croyances qui unissent en une même communauté morale [...] tous ceux qui y adhèrent » (Durkheim, 1912 : 65). Par cet énoncé, l'on peut comprendre que la religion est un fait social, dans la transmission d'un idéal moral auquel les individus qui composent la communauté croyante adhèrent. Cette vérité existe parce que l'un, le musulman et l'autre, le chrétien, sont liés à une divinité : Dieu ou Allah, qui veut que la conduite de ces dévots soit l'incarnation de sa volonté en vivant de bonté, de justice, d'amour et de toutes ces vertus qui fondent et caractérisent les facultés des hommes. C'est dans ce contexte que Julien Ries écrit ceci :

Dans l'islam qui est à la fois religion, culture et communauté, le sacré trouve sa source en Allah dont la volonté détermine toute la vie du musulman. Le sacré chrétien est celui du Dieu vivant rendu présent par la médiation de Jésus-Christ. En régime messianique,

l'homme entre dans la vie du salut qui mène la création à sa plénitude. (Julien Ries 2012 : 18).

Malheureusement, la religion, comme dispositif spéculaire venu pour éveiller les esprits, redresser les consciences et guider l'agir humain, selon d'autres critiques, n'a pas su légiférer sur l'ordre moral des passions des hommes et les a détournés du but originellement bon. On se souviendra de la célèbre formule marxienne considérant la religion comme étant l'opium du peuple. Ainsi, que ce soit sa transmission, sa fonction, son pouvoir, sa connaissance, que ce soit sa pratique, son rapport ou son influence dans la société, que ce soit la dénonciation de son poids dans les pratiques culturelles et sociétales, la religion n'est pas toujours décrite sous son meilleur profil. Le point de vue des protagonistes de notre corpus, milite en faveur d'une telle opinion. Pour eux, la religion n'a pas répondu aux attentes des hommes.

2.1. L'islam ou la connerie du genre

Le traitement de l'Islam connaît un intérêt certain dans l'ensemble des productions de Michel Houellebecq⁹. Il n'écrit pas bien souvent, une œuvre sans que la question soit abordée dans une appropriation textuelle à la fois formelle, linguistique et thématique. Une évolution est à observer, certes, dans la considération de cette religion dans ses œuvres, mais dans les premiers romans, comme c'est le cas pour *Les Particules élémentaires*, elle est abordée avec irrévérence. Ce constat peut faire dire à Sabine van Wesemael que partout dans l'œuvre de Houellebecq perce l'antipathie des personnages à l'égard de l'islam. (2010 : 203). Dans ce texte, les attaques contre la religion musulmane sont liées à des raisons multiples. Elles sont mentionnées dans les termes les plus dénonciateurs autour du personnage de Janine Ceccaldi qui ne récolte pas une bonne réputation auprès de ses garçons, autant qu'elle est clouée au pilori lors d'une discussion entre deux scientifiques et condamnée à mourir au nom d'une prémisse scientifique incontournable¹⁰.

Le terme est employé quatre fois dans le roman et la première inscription est associée à la crise qui existe entre les frères Bruno et Michel et leur mère. En

⁹ L'analyse des questions religieuses sera traitée séparément des œuvres consultées : l'Islam est considéré avec condescendance dans *Les Particules élémentaires*, le mépris du christianisme est à rechercher dans *Sphinx*.

¹⁰ Voir l'article de Louis Bousquet, « L'islam dans les romans de Michel Houellebecq ».

effet, informés de la chute prochaine de cette dernière, les deux demi-frères découvrent avec regret et amertume la grosse bêtise de cette dernière : « Il paraît que la vieille pute s'est convertie à l'islam – à travers la mystique soufie, une connerie de ce genre », Houellebecq (1998 : 252). Sur le plan énonciatif, l'analyse de la notion de « soufie » relève d'un questionnement épistémologique. En plus d'être perçue comme pratique ascétique, proche d'une secte hérétique, elle engage une profonde réflexion dont l'intérêt porte sur l'un des principes majeurs de la théologie mystique en islam. En somme, la conversion de leur mère à l'islam est une rupture sociale qui recoupe une stratégie scripturaire consistant à rapprocher la pratique musulmane à un trouble pathologique.

Ensuite, au cours de la conversation qui a lieu entre Michel Djerzinsky et son associé chercheur biologiste Desplechin, par ailleurs directeur du département de biologie du CNRS, le réquisitoire de l'islam est dressé à l'aune d'un principe de base scientifique : le besoin de certitude rationnelle. Ici, l'invective intervient sur une question de portée générale en rapport avec la somme des intelligences de la civilisation occidentale et l'évolution des sociétés contemporaines. De fait, sur l'échelle des valeurs morales, sociétales et rationnelles, l'islam en tant que religion, s'accommode moins, d'où la prédiction de son anéantissement :

je sais bien que l'islam – de loin la plus bête, la plus fausse et la plus obscurantiste de toutes les religions – semble actuellement gagner du terrain ; mais ce n'est qu'un phénomène superficiel et transitoire: à long terme l'islam est condamné, encore plus sûrement que le christianisme. (Houellebecq, 1998 : 271).

En tout état de cause, la révolution de la raison doit primer sur l'intégrisme, l'ignorance ; une révolution où tout se rationalise : la philosophie, la politique, l'art, la science. Ainsi, si la primauté de l'esprit scientifique doit prévaloir sur l'obscurantisme théocratique musulman dans cette quête des sociétés occidentales progressistes et postmodernes, l'islam n'a pas sa place et est donc appelé à disparaître. C'est certainement pour cette raison que le narrateur insiste sur des indices de modalisation pour marquer le degré d'intensité élevé d'une représentation négative de cette religion. Il la qualifie, à juste titre de « plus bête », « plus fausse » et « plus obscurantiste ». On peut

donc voir que le personnage houellebecquien traduit là, toute son aversion pour le culte musulman dont il s'évertue à faire ressortir le caractère absurde et incompatible dans le devenir des peuples.

On voit bien que le narrateur élabore une stigmatisation du statut musulman qu'il juxtapose à l'agressivité, à la stupidité, à la violence, au fanatisme, au terrorisme. Du moins, c'est de cela qu'il est question dans le roman *Plateforme* où l'incapacité du protagoniste à cohabiter avec l'ordre islamique le pousse à céder au repli identitaire, versant dans le régime de la peur terroriste. Ce dernier, selon Murielle Lucie Clément, « souhaite la destruction des Orientaux, des Arabes ou des Musulmans peut-être. Leur anéantissement ne l'empêche nullement de dormir ». (Murielle Lucie Clément, 2007 : 60). Dans cette œuvre, des personnages eux-mêmes, membres de la communauté musulmane, comme c'est le cas pour Aïcha (2001 : 26, 27) et le banquier jordanien (2001 : 338, 339), tiennent un discours vexatoire sur leurs croyances religieuses qui relève d'une mise en scène de l'image péjorative du sacré musulman.

Après cette brève présentation des hostilités entre les personnages houellebecquiens et la religion musulmane, analysons les données qui relèvent du stéréotype religieux chrétien dans *Sphinx* d'Anne Garréta.

2.2. Le christianisme du déshonneur

Un chrétien est vu comme un individu qui croit en Dieu et qui a une foi qu'il considère comme une croyance religieuse ou morale. En effet, cette foi mène à l'engagement de ce pratiquant vers un idéal de sa croyance. Ce désir des choses religieuses étant naturellement inscrit en l'homme, Julien Ries dira que « le sentiment religieux est aussi vieux que l'homme ». (2012 : 7). Toutefois, dans *Sphinx*, une des œuvres romanesques garrétiennes, l'on observe une recrudescence de déviation de cette chrétienté. Cette œuvre foule aux pieds les principes basiques qui régissent la chrétienté. En effet, l'auteure pose les protagonistes religieux dans un espace enclin aux scènes d'accouplement et à d'intenses activités de sexe. En procédant ainsi, Anne Garréta désacralise la religion et tout ce qui émane du divin.

Dans ce roman, les personnages religieux excellent dans les pratiques peu orthodoxes telles les jeux d'érotisme, de sensualité et commettent parfois des crimes. En effet, le livre peint un personnage guide et intellectuel religieux, un

prêtre, ami proche du personnage narrateur. Il se fait appeler « Le Padre*** » (Garréta, 1986, 32). Cet identifiant donné au prêtre pour le désigner est un groupe nominal accompagné d'astérisques au moment de sa vie pieuse. Mais, quand ce personnage migre vers le péché en l'occurrence celui de l'impureté, les astérisques précédant l'inscription de son nom disparaissent (Garréta, 1986, 33). Par ailleurs, la narration précise qu'il était un « Père jésuite espagnol » (Garréta, 1986, 28). La disparition des astérisques suggère que ce dernier continue de dispenser des cours à la faculté de théologie, cependant, il mène une double vie car adepte d'une boîte de nuit « très privée » (Garréta, 1986, 33) dans laquelle il invite le personnage narrateur : « Il me proposa une sortie dont il supposait qu'elle serait de mon goût, dans une boîte de nuit très privée où il avait ses entrées ». (Garréta, 1986, 33).

Cet endroit est un lieu de haute consommation d'alcool, de drogue et le sexe y est pourvu. Dès lors, la présence d'un homme de Dieu dans cet espace de dépravation, en plus d'être une forme de transgression des codes narratifs dans le roman, participe de la critique de la religion. De fait, l'auteure tente de mettre à nu la versatilité des garants de la foi religieuse. Telles que vues, la thématique religieuse et l'idéologie chrétienne prônées par cet homme de Dieu ne peuvent pas encourager les hommes à connaître Dieu et à adhérer à la pratique religieuse. Ce visage du christianisme est susceptible d'avoir une influence fortement négative sur les pratiques culturelles du commun des personnages, et par extension, du lecteur. L'appel à la conversion tant prêchée, l'invitation à un changement de vie recommandé par les hommes de Dieu, modèles de la foi, dans un tel climat, est freinée.

Nous pouvons aisément voir que dans cet univers romanesque les chrétiens et surtout ceux qui ont à charge d'appliquer les codes de la bonne conduite, ne sont pas investis du respect de la question et des prescriptions de la spiritualité chrétienne. Leur attitude déshonore les rudimentaires du décalogue et porte atteinte à la bienséance religieuse. Ce comportement indigne toute âme sensible, à l'instar du personnage narrateur : « Mais le contraste entre notre conversation presque pieuse, au calme d'un salon particulier, et le déferlement de musique, de cris, l'agitation que nous allions fort certainement connaître dans cette boîte me choqua prémonitoirement si l'on veut » (Garréta, 1986, 34). Ainsi, il est à constater qu'ils ne sont plus dignes de confiance et ne méritent pas non plus qu'on les porte comme modèles de vie basés sur la

sanctification, la piété et le divin. Il n'y a plus d'écart entre leurs inclinaisons au profane et la profanation des choses sacrées. De fait, la désacralisation du sacré¹¹, et ses représentants incarnés par l'image de ce Padre, constitue un code de légitimation des pratiques sociales qui frôlent le sacrilège, la négation du divin.

Conclusion

Au terme de cette étude, il convient de reconnaître que l'écriture romanesque de ces deux écrivains se confond à une expérience sous-tendue par une intention critique avérée. Au demeurant, elle ne se borne pas à une dénonciation acerbe des stéréotypes de types sociaux fondés sur la race et la religion. En effet, l'analyse de ces deux récits enrichit notre idée du stéréotype en même temps que cette notion nous sert de fil et suggère à réfléchir sur la notion d'altérité. Dès lors, le processus de discrimination intervient dans la catégorisation d'un groupe dit minoritaire ou marginal à cause de son identité, c'est-à-dire son ethnique, sa culture, sa race, sa religion, sa langue ou même son sexe. Le discours de haine qui est alors généré porte sur tout individu représentant la figure de l'étranger, du différent qui incarne toutes les ambiguïtés liées à notre rapport à l'altérité.

En tout état de cause, les prémisses idéologiques qui président au paradigme de la discrimination existent comme un reliquat des sociétés antérieures. Le fonctionnement de ces fondements conduit à des phénomènes d'inclusion ou d'exclusion sur la base d'une *hétérophobie*¹²; et l'importance accordée au racisme comme fait social en est une. À ce propos, Albert Memmi peut constater que « la suspicion de l'étranger, du différent a toujours existé ». (1982 : 72).

Autrement, sur un aspect tout aussi naturel, il est à remarquer qu'il est instinctif à l'Homme de faire des choix et, par voie de conséquence, de faire une discrimination.

Ceci permet une bonne lecture pour apprécier l'esthétique réaliste des auteurs convoqués, en analysant notamment de quelle manière ils s'investissent

¹¹ Nous en voulons pour sens celui proposé par Julien Ries pour qui le sacré est une valeur en elle-même et une valeur pour l'homme: on l'appelle *sanctum, saint*. Op. cit, p. 17.

¹² Le concept se rapproche, selon Albert Memmi, d'un phénomène génétique qui désigne le refus d'autrui au nom des différences biologiques. Il peut recouper à la fois les notions d'ethnophobie, de négrophobie, d'arabophobie, d'islamophobie, de judéophobie.

dans l'histoire. C'est une finalité de la littérature vue par Claude Duchet comme l'expression d'un social vécu par la méditation de l'écriture dont le travail propre dévoile sa double fonction de consommatrice d'idéologie. Pour lui, il faut installer le social au centre de l'activité critique et non à l'extérieur de celle-ci, et étudier la place occupée dans l'œuvre par les dispositifs socio-temporels. (Duchet, 1979, 16).

Références bibliographiques

- GARRÉTA Anne Françoise (1986), *Sphinx*, Éd. Grasset
- HOUELLEBECQ Michel (1998), *Les Particules élémentaires*, Paris, Éd. Flammarion, J'ai lu.
- BERTRAND Jordan (2008), *L'humanité au pluriel : la génétique et la question des races*, Paris, Seuil.
- BOUSQUET Louis (2019), « L'islam dans les romans de Michel Houellebecq », *Romanica Wratislaviensia* 66.
- CLÉMENT Murielle Lucie (2007), *Michel Houellebecq revisité. L'écriture houellebecquienne*, Paris, L'Harmattan.
- DUCHET Claude (1979), *Sociocritique*, Paris, Fernand Nathan.
- DURKHEIM Émile (1912), *Les Formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, PUF.
- FANON Frantz (1971), *Peau noire, masques blancs*. Paris, Seuil.
- HOUELLEBECQ Michel (1994), *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Éd. Maurice Nadeau, J'ai lu.
- HOUELLEBECQ Michel (2001), *Plateforme*, Paris, Éd. Flammarion, J'ai lu.
- JULIEN Ries (2012), *Les Origines des religions*, Éd. du Cerf.
- MANDELA Nelson (1994), *Un Long Chemin Vers la Liberté*
- MEMMI Albert (1982), *Le Racisme*, Paris, Éd. Gallimard.
- VAN WESEMAEL Sabine (2010), *Le Roman transgressif contemporain : de Bret Easton Ellis à Michel Houellebecq*, Paris, L'Harmattan.